



HABRA, Georges, *La mort et l'au-delà*

Henri-Marie Guindon

Volume 34, Number 3, 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705691ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705691ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guindon, H.-M. (1978). Review of [HABRA, Georges, *La mort et l'au-delà*]. *Laval théologique et philosophique*, 34(3), 318–319. <https://doi.org/10.7202/705691ar>

COMPTES RENDUS

sur la vie quotidienne... L'évangélisation doit donc déboucher sur la consécration de toute la vie et de toutes les réalités terrestres » (p. 271); enfin, indirectement : *l'humanisation ou la civilisation*. Cela appartient en propre aux sciences, aux techniques, à tous les organismes temporels que la société se donne pour atteindre la fin qui est sienne. Mais l'homme dépasse ce bonheur temporel. Et tout ce qu'il fait sur la terre est en relation avec cet autre bonheur qui est surnaturel. En cela l'Église ne peut se désintéresser de cette œuvre de civilisation.

Ces pages, très denses de pensée ne sont pas cependant exemptes d'une certaine prolixité : en p. 121, une phrase de 96 mots ; en p. 254, une autre de 176 mots ! Ces détails mis à part, cet ouvrage sera des plus profitables à tous ceux qui ont une certaine culture théologique. Il est tout à fait recommandable à ceux qui veulent se recycler dans une doctrine sérieuse, équilibrée, très ouverte à toutes les grandes questions d'aujourd'hui et exprimée en un langage théologique nouveau.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Georges HABRA, *La mort et l'au-delà*, chez l'Auteur, Fontainebleau, 1977, 241 pages, 13 × 20 cm.

Six chapitres traiteront successivement de : L'immortalité de l'âme ; les signes précurseurs de la venue glorieuse du Christ ; la venue glorieuse du Christ, le jugement dernier et la résurrection générale ; la vie éternelle ; l'enfer ; l'état de l'âme entre la mort et la résurrection du corps ; enfin, en guise de conclusion : Face à la mort : l'espérance.

Ces titres coiffent une collection de textes d'indiscutable valeur doctrinale des Pères Grecs où se rencontrent même de fort belles pages comme celle-ci sur les anges et le Saint-Esprit, de saint Basile : « Ainsi donc l'Esprit-Saint est présent, pour la perfection et l'achèvement de leur substance — et cela de sa part en contribuant la grâce —, dans la création des êtres qui n'atteignent pas progressivement leur perfection, mais qui sont parfaits immédiatement dès leur création. » « Car les anges n'ont pas été créés en bas âge pour devenir ensuite, en se perfectionnant par l'exercice au fur et à mesure, dignes ainsi de recevoir l'Esprit. Mais dès la première constitution et pour ainsi dire pétrissage de leur

essence, la sainteté leur fut dévolue en même temps. C'est pourquoi ils sont difficiles à convertir au mal, ayant été immédiatement trempés, comme dans une teinture, dans la sanctification, et ayant acquis la stabilité dans la vertu par le don du Saint-Esprit » (p. 150).

La juxtaposition d'une série de textes cependant, sans autre lien que des formules comme celles-ci : S. Chrysostome dit : « » ; de son côté S. Grégoire le Théologien dit : « » ; Dénys exprime la même idée à sa manière : « ... » (pp. 126-127) ou parfois la seule mention de noms sans plus : « S. Basile : « » (p. 172), S. Jean Chrysostome : « » (p. 174), S. Grégoire le Théologien : « » (p. 175), S. Maxime : « » (p. 176), S. Clément d'Alexandrie : « » (p. 177), même si tout le volume n'est pas structuré de la sorte, rend l'ouvrage extrêmement touffu et lourd, d'autant plus qu'il n'y a pas toujours, d'un texte à l'autre, progression doctrinale.

Par ailleurs, pour les raisons suivantes, la teinte du volume est très inégale : ou bien l'Auteur se met à moraliser : « Ici-bas, on peut non seulement tromper les autres en projetant en eux une image embellie de soi-même (cela paraît même être la préoccupation majeure de beaucoup, comme en témoigne l'engouement incroyable pour les actrices c'est-à-dire par définition ceux qui prennent un masque) mais aussi se leurrer soi-même ; combien d'hommes pensent être mus par les plus beaux motifs alors qu'ils ne le sont que par la vile concupiscence ! et ils passent même leur vie dans ces atroces illusions » (p. 157) ; ou bien il se lance en diatribes contre ceux qu'il n'aime pas : « Cette description spatiale de l'enfer n'a rien d'étonnant ou de mythologique car si le corps de l'homme participe à la vie, ou à la mort, dans l'autre monde, et si tout corps est localisable, la notion d'« espace » (bien qu'évidemment différent de notre espace actuel) au ciel comme en enfer, n'est pas superflue, quoi qu'en pensent ceux qui, doués d'un esprit « scientifique » supérieur, me regarderont avec compassion, décrétant qu'il faut de toute urgence que je passe par un « recyclage » de « démythification » ou mieux « démythologisation » (p. 158).

Son humeur de pamphlétaire se donne libre cours particulièrement en matière d'exégèse. « C'est on ne peut plus littéralement que le Christ est « monté » au ciel aux regards ébahis de ses disciples. Il est vrai néanmoins que s'il avait eu le bonheur d'être « recyclé » par Marc Oraison, il se serait certainement ravisé... » (p. 160). Déjà

dès le début de l'ouvrage, à la p. 13, il écrivait : « À ce stade, je vois se dresser devant moi la race des exégètes et des théologiens modernes, race (sauf rares exceptions) exécration s'il en fût, au cœur ténébreux et à l'intelligence plus enténébrée encore, race qui à elle seule a contribué plus que tous les athées ensemble à la destruction de la foi. » À la page 15, « les exégètes modernes sont connus comme ayant des yeux pour ne pas voir ». De la destruction de Jérusalem, il écrit : « Cette prophétie, en plus de sa propre complexité, a été tellement barbouillée par les exégètes qu'un travail de déblayage est nécessaire si on veut en comprendre la dernière phrase, qui nous intéresse pour notre sujet. Tout d'abord, ne leur en déplaise, cette prophétie se rapporte au Christ (et non, comme dit l'ineffable « Bible de Jérusalem », à « un Prince Messie dont l'identité est obscure »!), à la Rédemption et à la destruction de Jérusalem par Titus ». (p. 30). Plus loin, il s'en prend particulièrement à une traduction de Apoc., 10, 6 Chronos ouk eti estai : « il n'y aura plus de temps » (je voudrais savoir par quelle acrobatie, grammaticale, syntaxique, ou autre, la « Bible de Jérusalem » traduit ainsi : « Plus de délai ! » Ou est-ce un exemple de plus de la diligence déployée par la plupart de nos exégètes pour banaliser systématiquement les pensées les plus sublimes de l'Écriture ? » (p. 135).

Le mérite de l'ouvrage, pour ceux qui auront le courage de le lire jusqu'au bout, est d'avoir présenté la pensée des Pères Grecs les plus connus sur les fins dernières, mais contrairement à l'attitude agressive et par trop généralisatrice de l'Auteur, il n'est pas prouvé qu'« on a voulu, avec une désinvolture incroyable (désinvolture systématique chez beaucoup de catholiques latins dès qu'ils ont affaire aux Pères Grecs, considérés dans le subconscient latin comme des catholiques de seconde zone, sinon suspects) opposer à la doctrine orientale des définitions dogmatiques, comme si la foi de l'Église pouvait ne pas être celle des Pères de l'Église ! » (p. 145).

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Guillaume D'OCCAM, **Commentaire sur le livre des prédicables de Porphyre, précédé du Proème du commentaire sur les livres de l'art logique**, Introduction et présentation de Louis Valcke, Traduction française de Roland Galibois, Centre d'Études de la Renaissance, Université de Sherbrooke, Sherbrooke, 1978, 212 pp.

Si, en se proposant l'étude de la logique, on partage les préoccupations qui ont motivé originellement la découverte et l'élaboration de cette discipline — disposer d'un guide qui procurât à la raison humaine un remède à son indétermination naturelle en regard de la démarche rigoureuse qu'exige son accession à la science véritable —, on ne peut qu'être assez déçu de ne trouver, dans les écrits récents dits logiques, que fort peu de matière visant à satisfaire à ce besoin.

Aussi ne peut-on accueillir qu'avec enthousiasme et reconnaissance tout effort fait pour rendre plus accessible les résultats d'efforts plus anciens faits en ce sens par Aristote, premier initiateur d'une logique répondant à semblable préoccupation, et par ses commentateurs des siècles suivants.

C'est dans cette ligne, croyons-nous, qu'il faut situer ce dernier volume du Centre d'Études de la Renaissance de l'Université de Sherbrooke, où MM. Louis Valcke et Roland Galibois nous présentent, en traduction française, le commentaire de Guillaume d'Occam sur le livre des prédicables de Porphyre.

Comme on le sait, ce petit livre, qu'est l'*Isagogè* de Porphyre, se veut une *introduction* à la logique, et plus particulièrement à la doctrine logique livrée par Aristote dans ses *Catégories*. À ce titre, l'*Isagogè* revêt le mode le plus simple qui soit et, comme le note Tricot, paraît bien pouvoir se passer d'éclaircissement, tellement elle évite les problèmes difficiles pour ne s'en tenir qu'à ce qui se trouve à la portée du débutant. Porphyre a sans doute raison d'épargner au débutant tous les graves problèmes que suscite cette doctrine des universaux. Il n'en reste pas moins, cependant, que ces problèmes sont véritables et que l'intelligence humaine ne pourra pas, sans les solutionner adéquatement, tirer de la connaissance des universaux tout le profit possible quant à la direction de sa démarche. Aussi les philosophes se sont-ils affrontés, au cours des siècles qui ont suivi, sur différentes conceptions de la nature et du mode d'existence des universaux, ainsi que de la place et de l'utilité de leur étude pour le logicien.

Guillaume d'Occam représente l'un de ces points de vue et l'introduction que nous fait de son commentaire au traité des prédicables M. Louis Valcke a le mérite de situer la position propre d'Occam parmi l'ensemble de toutes celles soutenues au cours de cette *Querelle des Universaux*. En effet, toutes les opinions sur ce